

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 6

Artikel: L'empereur, le boulanger et le registre
Autor: Francken, W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'empereur, le boulanger et le registre

PAR LE DR W. FRANCKEN



C'était après la première grande guerre. L'empereur Charles d'Autriche, fugitif, était venu s'établir à la «Villa Prangins» avec sa famille et une suite assez nombreuse. Si cette suite n'était pas le restant de la colère de Dieu, elle était en tous cas un restant de la colère des hommes, de cette colère des peuples déçus qui avaient précipité les rois de leurs trônes. C'était donc un assemblage assez disparate: rescapés de vieille noblesse, ecclésiastiques, militaires, gens de terre et de mer, avec beaucoup de serviteurs attendant, pour quitter le bateau, qu'il fût sur le point de sombrer définitivement.

Avant de s'installer, l'empereur d'Autriche avait dépêché son grand chambellan auprès du syndic de la commune. Le syndic était une espèce d'ours, taciturne, au parler rude, toujours sur la défensive. Le grand chambellan s'inclina devant lui: «Mon maître, Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, va venir habiter sur le territoire de votre commune. Peut-il compter y recevoir un accueil sympathique de la part de la population dont vous êtes le représentant?» Le gros syndic, resté assis, regardait son interlocuteur du coin de l'œil. Il poussa un grognement qu'on pouvait interpréter comme on le voulait. Puis, au représentant de Sa Majesté l'Empereur il lança: «Si y nous em... pas, on veut pas l'em...!»

Le chambellan ne demanda pas son reste. Il est peu probable qu'il ait transmis cette réponse à son maître.

*

Un jour survint un événement qui devait marquer une date historique dans notre commune. A la Villa Prangins naquit un fils, Ro-

dolphe de Habsbourg, porteur d'un nom que nul élève de nos écoles primaires n'a le droit d'ignorer.

L'enfant avait beau être fils d'empereur, il n'en était pas moins né sur le sol de la démocratique Helvétie. On devait, par conséquent, se plier aux us et coutumes démocratiques et l'inscrire sur le registre d'Etat-civil du cercle de la commune de naissance. Or ce cercle était Begnins.

Voici donc une somptueuse auto aux armes impériales qui s'arrête dans notre village. Il en descend deux ecclésiastiques en soutane et un capitaine de corvette en brillant uniforme. Ils s'informent de l'officier d'Etat-civil, qui se trouve être le boulanger. Le boulanger se gonflait de toute l'importance de sa fonction. Il se sentait très Vieux-Suisse parceque, dans son arrière-boutique, il pouvait montrer une couronne de tireur, quelque peu poudreuse il est vrai, mais qui l'appartenait vaguement à Guillaume Tell. Et, ma foi, les baillis et les empereurs n'avaient qu'à bien se tenir!

Lorsqu'il vit paraître les trois hommes, il prit son gros registre pour l'inscription du fils de l'empereur. Il avait déjà la plume en main quand, soudain, relevant la tête, il jeta un coup d'œil soupçonneux sur les deux soutanes et l'uniforme chamarré qui lui faisaient face: «L'un de vous a-t-il assisté à l'accouchement?» demanda-t-il d'une voix de justicier. Non, bien sûr, ni les prêtres ni le capitaine n'avaient été



témoins de l'événement... «Alors, je regrette, mais je ne puis faire l'inscription. Il me faut un témoin. Allez chercher le père, ou la sage-femme!»

Force fut à la limousine impériale de s'en retourner pour aller chercher, à défaut de l'auguste père, l'accoucheur de Sa Majesté.

Mais, alors, autre difficulté: quand on est de sang royal, on ne se contente pas de trois ou quatre prénoms, comme le commun des mortels. Il s'agit, par là encore, de représenter toute la race. Aussi le nouveau-né aurait-il à devoir répondre aux prénoms de:

Rodolphe - Pierre - Charles - François - Joseph - Robert - Othon, Antoine - Marie - Pie - Benoît - Ignace - Cyriacus - Laurentius - Justiniani - Marcus d'Aviano.

Rien que ça.

Même en serrant tout près, en caractères minuscules, avec la plus fine des plumes, impossible d'inscrire cette importante liste dans l'espace où sept prénoms auraient eu peine à s'insérer. Que faire? On téléphona à Berne. Il y eut force palabres. Et, sur les ordres venus d'en haut, on intercala je ne sais comment une feuille, où les seize prénoms du petit Rodolphe purent s'étaler lisiblement.

Une hésitation encore devant la rubrique: Profession du père?

Santé!

Santé! C'est le salut des vignerons de chez nous, quand le verre circule de main en main rempli du vin frais tiré au guillon ou délicatement versé de la vieille bouteille.

C'est un beau cri d'appel et de reconnaissance. Santé du sourire, santé du cœur, santé du corps, santé du cercle des amis et de l'instant de répit qui est la récompense de tant de labeurs. Santé du ciel bleu, de la terre solide au pied et du vin clair.

Santé! Le beau programme pour une revue telle que celle-ci. N'est-ce pas le constant mot d'ordre qu'elle a pour tâche de rappeler?

Santé du corps, et c'est l'hygiène et la lutte contre la maladie; santé du cœur, et c'est la charité et le combat contre l'égoïsme et la misère. Santé de la raison, aussi, elle première, et santé de l'âme par-dessus tout.

Santé, c'est l'équilibre harmonieux de l'homme et de la société en fonction de leurs naissances, de leurs devoirs et de leurs missions. C'est le mot d'ordre que nous essayons de donner à cette revue et c'est le lien secret de ses articles et de ses chroniques, santé du corps, santé du cœur, santé des hommes et de leurs enfants.

C'est notre programme. Est-ce le vôtre? Alors aidez-nous à le remplir et le faire connaître.

«Ancien empereur», inscrivit notre boulanger.

Et l'incident fut clos.

*

Pas tout à fait pourtant, car Charles de Habsbourg tint à donner deux cents francs à chacun des enfants inscrits au registre avant et après son fils. L'un des deux, par une dérision du sort, se trouvait être le plus misérable de la commune, fils d'assisté, petit-fils et arrière petit-fils d'assisté, tradition que la famille se transmettait de père en fils, comme la couronne chez l'empereur d'Autriche. Le père encaissa l'argent avec un large sourire. Il fit durant une semaine une noce à tout casser, versant le vin aux amis d'un jour avec une telle abondance qu'il ne se donnait même pas la peine de lever la bouteille d'un verre à l'autre.

Fortune éphémère qui s'épuisa, hélas, en huit jours. Quant à l'empereur, vous connaissez son histoire. Sa fortune fut éphémère aussi. Il s'envola un jour pour ne plus revenir, ne laissant de lui, dans notre village, que l'inscription au gros registre d'Etat-civil: Ancien empereur!

Une consultation

Une consultation est toujours un événement dans un village, surtout si le confrère consulté est un professeur, une notoriété venue de la capitale. Tout se sait, au village; ou, si vous préférez, rien ne s'ignore.

On savait que je soignais une dame atteinte d'une affection pulmonaire grave. On savait qu'un professeur réputé devait venir la voir. Le quartier était en éveil, l'oreille tendue, l'œil aux aguets.

Or, à cette époque, nous venions de fonder dans la contrée une section de la ligue contre la tuberculose, sur l'instigation de la doctoresse Olivier. Elle était venue un matin à l'aube, me tirer de mon lit et de ma paresse. Elle m'avait si éloquemment mis sous le nez cette honteuse paresse que j'avais marché à fond. Notre première activité, essentiellement négative et un peu simpliste, avait consisté à chapitrer les gens sur leurs mauvaises habitudes antihygiéniques; en premier lieu celle de cracher à terre. Conférences, projections lumineuses, tracts, tout avait été mis en œuvre. Et comme toujours en pareilles circonstances nous avions peut-être été un peu loin dans notre zèle de néophytes. Chacun surveillait son prochain, lequel en faisait autant. Pour un peu, on en serait venu aux sanctions.

Voici donc l'auto, une élégante limousine conduite par un chauffeur de bonne maison, fier de sa machine aux vernis reluisants. Elle contrastait singulièrement avec la petite auto boueuse du médecin de campagne.

On stoppe, on ouvre la portière pour laisser descendre le professeur. A ce moment, beaucoup de visages aux fenêtres; et dans la rue, comme par hasard, des ménagères ayant justement quelque commission pressante à faire à la laiterie voisine.

La portière ouverte, le professeur, alerte, bondit sur la route; le médecin du village s'empresse.

Mais voici, oh, horreur! le grand homme — vice-président de la Ligue cantonale contre la tuberculose! — qui s'arrête, se penche, et, se râclant le gosier, lance sur la chaussée, sans aucune vergogne, un éclatant, un savoureux crachat!

Dr W. Francken.



Dessins d'Henry Meylan.

La gerbe des fleurs vertes

Plantes et bêtes de mon pays

PAR MAX-MARC THOMAS

Foin des touffes violentes des tulipes, des lilas, des narcisses et des jonquilles. J'ai cueilli l'autre matin, dans la forêt du mai neuf, le bouquet du printemps.

Un bouquet de fleurs vertes. Rien que vertes.

L'ellébore, elle première. La somptueuse et classique ellébore avec ses grappes d'églantines vert-pâle ourlées d'une touche de carmin. L'ellébore avec les éventails merveilleux de son jeune feuillage, effilés et sombres comme palmes d'Afrique. La plante la plus belle de nos forêts, peut-être, et digne de figurer comme l'acanthe au sommet des plus nobles colonnades.

Admirable et profuse ellébore. J'en veux au fabulist du discrédit où il l'a mise sans y songer. Et tout autant au botaniste qui l'a faite «fétide». C'est ornement de princes et de rois, et l'instruction primaire veut aujourd'hui qu'on la méprise ou qu'on en rie, hélas!

Prenez trois grappes d'ellébore avec leurs feuillages aigus, et laissez là les sots. Dans la channe d'étain bleu ou la jatte de vieux bois assombri par l'âge, elles vous garderont longtemps le témoignage de l'ordre mystérieux et sage des forêts et de leur secrète splendeur.

*

J'aime près d'elle la haute et mince tige de l'euphorbe. Celle des bois, la plus haute et qui offre épanouies d'un vert plus subtil encore les fleurettes les plus étranges. Leurs feuilles rondes leur ressemblent si bien qu'il faut se pencher sur elle pour en connaître la différence. Elle a tant de cousines charmantes, d'ailleurs, du réveil-matin des jardins au petit-cyprès des terrains vagues et des haies. C'est fleur

exotique déjà, avec ses innombrables parentés des tropiques qui donnent le manioc, le caoutchouc ou le ricin. Qu'elle évoque de lointains mystères et réveille de rêves d'aventures...

Elle naît, cette grande euphorbe, dans les sous-bois devant que fleurisse le muguet dont les larges feuilles pointent à peine du sol et même ce menu gazon colleté de vert fragile dont on fait, macéré dans du vin blanc, un breuvage énivrant et parfumé. On la trouve proche de l'ellébore et dans le même temps qu'elle. Sa mince et droite tige discrètement épanouie accompagne admirablement l'ellébore tombante, elle donne de la hauteur à votre gerbe. Cueillez-en dix ou quinze que vous piquerez entre vos touffes d'ellébore. Vous aurez la joie de découvrir tour à tour les minuscules cornets carmins et les quatre croissants de Diane accolés d'or qui se cachent dans le vert des corolles et des feuilles.

*

Il faut une fleur encore. Cherchez à la lisière humide du bois. Là même où quelque huit ou dix jours plus tôt vous chassiez la capricieuse morille. Vous y découvrirez certainement quelque plante d'arum. Le haut cornet vert pâle s'enroule voluptueusement autour du long doigt charnu, mauve ou brun, de son cœur, les lourdes feuilles en fer de lance, toutes jeunes encore, l'entourent à ras le sol, vert violent et sombre que celui-là.

Qu'il est loin, cet arum sauvage de nos forêts, de son cousin cher aux fleuristes des villes, ce cousin livide et bête qui se prête indifféremment aux gerbes matrimoniales ou mortuaires.